Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 27 (1955)

Heft: 4

Artikel: La technique et la culture dans une civilisation moderne

Autor: Siegfried, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-124405

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que le contrôle des loyers, joint à une forte inflation monétaire, balaya complètement les derniers vestiges de profit des propriétaires en France et en Europe centrale.

Limites et limitations des restrictions.

Toutefois, quelque nombreuses et rigides que soient les restrictions mentionnées ci-dessus, elles n'ont pas permis de résoudre le problème fondamental : produire un nombre de logements suffisant. En outre, il apparut de plus en plus évident que ces restrictions à elles seules ne pouvaient pas aboutir à une amélioration sensible du milieu urbain et fournir des logements décents aux classes les plus défavorisées. Les raisons principales sont les suivantes :

L'élévation des normes des habitations augmentait les prix de revient et les loyers, élargissant davantage la marge qui existait entre le prix que le constructeur devait demander pour son produit et le prix que le consommateur avait les moyens de payer.

Un trop grand nombre des habitations existantes avaient été construites de façon si insuffisante qu'aucune législation, aussi radicale fût-elle, ne pourrait parvenir à les améliorer et à les amener à un niveau normal.

Lorsque les réglementations devenaient trop sévères, les propriétaires souvent faisaient évacuer ou démolissaient leurs immeubles, réduisant par là même le nombre de logements disponibles pour les familles à faible revenu et aggravant le problème du logement.

Finalement, ces restrictions ne pouvaient que contrôler le type de bâtiments à construire ou le montant des loyers à percevoir ; elles ne pouvaient pas obliger l'entrepreneur à construire s'il estimait que la construction n'était ni rentable, ni pratique ; si la réglementation était trop sévère dans une région, il avait toujours la possibilité d'aller construire ailleurs, de construire des habitations destinées à des familles d'un revenu plus élevé ou même de cesser complètement de construire.

(A suivre.)

LA TECHNIQUE ET LA CULTURE DANS UNE CIVILISATION MODERNE*

Par André Siegfried, de l'Académie française

(Suite.)

Après le passage des Grecs, tout a été transformé, tout s'est clarifié. Nous savons ce qu'est la science, ce qu'est la loi, ce qu'est l'objectivité, et nous savons surtout ce qu'est la curiosité désintéressée de la science, cette curiosité de l'homme qui, simplement, veut savoir. Non pas pour être plus puissant, non pas pour être plus heureux, non pas pour avoir un niveau de vie plus élevé, mais savoir simplement pour savoir, c'est-à-dire, en réalité, pour être un homme. Partout où l'on a cette conception de la connaissance objective et désintéressée, on est en Occident. C'est dire que les limites de l'Occident sont beaucoup moins grandes, ou plutôt beaucoup plus petites, qu'on ne pourrait être porté à le croire.

2. *Notre conception de l'individu*

Le second fondement sur lequel repose notre civilisation, est la conception que nous avons de l'individu. Nous devons notre conception de l'individu d'une part aux Grecs et, d'autre part, à l'Evangile. Avant Socrate, avant Jésus-Christ, la notion de l'individu était floue, peu claire ; après que Socrate nous eut enseigné l'*esprit* critique, que Jésus-Christ nous eut enseigné ce qu'est une âme – c'est-à-dire, non seulement un homme intellectuel mais un *homme spirituel* – nous nous sommes trouvés en présence d'une conception de l'individu qui n'était plus celle du passé, qui, traversant les magnifiques progrès du droit romain, les magnifiques progrès spirituels du moyen âge, est arrivée à ce XVIIIe siècle que Michelet appelait le Grand Siècle, qui nous a donné la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, la Déclaration des droits des Etats-Unis et la notion de l'homme dans les démocraties. Attention !... dans les démocraties occidentales qui respectent l'individu.

Pourquoi l'individu doit-il être respecté? Parce que l'individu est considéré *non pas comme un moyen, mais comme un but en soi.*

Dès l'instant qu'il est considéré comme un individu intelligent et responsable, il a le droit de demander à la société des *garanties :* garanties politiques, civiles de liberté de pensée et de cette liberté critique qui, pour moi, est la grande liberté, supérieure à la liberté économique, politique, égale à la conception de liberté de l'homme lui-même.

Une fois encore, partout où l'on a cette notion de l'individu, on est en Occident, et vous connaissez assez le monde pour savoir qu'on sort très vite de ses limites...

3. *Notre conception de la technique industrielle*

La définition que je vous ai donnée de la civilisation européenne, occidentale, était cette conception de l'homme et du citoyen, cette conception de la connaissance.

Si j'avais parlé au XVIIIe siècle, je me serais arrêté là. Mais, depuis lors, est arrivé un phénomène historique fondamental qui, dans l'histoire de l'humanité occupe, probablement, la position centrale : *la révolution industrielle* avec la découverte de la machine. Auparavant, il y avait des machines : des moulins à vent, des moulins à prières... Jusqu'alors, la machine n'avait pas été employée avec les mêmes mécaniques qu'aujourd'hui. A partir de la machine à vapeur, depuis deux cents ans, c'est un développement formidable. Je n'ai pas à en parler devant vous, parce que vous le connaissez mieux que moi.

Je connais bien peu de Français qui ne se rallieraient à cette manière de voir.

La culture est la prise de conscience par l'individu de sa personnalité d'être pensant dans ses rapports soit avec d'autres hommes, soit avec le milieu naturel,

* Voir « Habitation » N° 3/1955.

soit avec la société tout entière. Par conséquent, la culture est essentiellement une affaire de personnalité ; je n'ai jamais employé le mot « personnalité » quand j'ai parlé de la technique, parce que la technique est collective et anonyme, elle appartient à tout le monde, elle s'apprend dans des cours, dans des livres. On n'apprend pas la culture, on l'acquiert individuellement, il n'y a pas de cours de culture proprement dit. Ne l'apprennent que ceux qui veulent l'apprendre : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé... » Celui qui a le désir d'être cultivé est déjà cultivé.

Comment obtiendrez-vous la culture? Par l'observation et par la réflexion personnelle, par la maîtrise du métier ; cette dernière est nécessaire pour vous acheminer vers la culture.

Vous l'obtiendrez aussi par la connaissance des livres, de ce qui a été dit dans les livres, c'est-à-dire par la magnifique richesse acquise de tout le passé de l'humanité, par l'assimilation de l'apport accumulé de toute la civilisation.

Que faut-il pour devenir un homme cultivé?

Il y a certaines conditions difficiles, qui sont à la portée, je ne dis pas de tous, mais de la plupart des hommes. Il faut d'abord *un minimum d'esprit critique*, pour avoir de la culture ; il faut juger par soi-même. Il y a là un contraste manifeste avec la pensée qui dirige et avec le conformisme ; le dirigisme, le conformisme sont difficilement compatibles avec la véritable culture qui est essentiellement individuelle.

Il faut aussi *un certain degré de désintéressement.* De façon directe et immédiate, je ne crois pas que la culture serve à grand-chose. Elle ne sert pas à vous donner une place, elle ne sert pas, du moins au début, à vous donner une promotion, par conséquent elle est désintéressée. On est cultivé pourquoi? Parce qu'on a envie de l'être. Pourquoi un savant cherche-t-il la science? Parce qu'il a la curiosité de savoir. On n'a pas la curiosité de savoir pour devenir puissant ou grand, on veut savoir parce qu'on veut savoir.

Pour cela, il faut du loisir. Vous me direz : « Je n'en ai pas... » Tout le monde peut en avoir. Il n'est pas nécessaire d'avoir une semaine entière à ne rien faire, ni même quarante-huit heures. Le loisir est un état d'esprit par lequel chaque jour, chaque semaine, vous réservez un certain nombre d'heures, de minutes, et peut-être de jours, si c'est nécessaire, à étudier certaines choses et à vous cultiver. Il faut, de temps en temps, se retirer de l'intérêt quotidien et professionnel et prendre quelque hauteur pour respirer et dominer. Retenez cette formule (elle n'est pas de moi, elle est de Jules Renard) qui disait : *Se retirer de l'intérêt quotidien et prendre quelque hauteur pour respirer et dominer.*

Celui qui prend cette hauteur est un homme cultivé et, peut-être n'a-t-il pas besoin de lire beaucoup, d'accumuler de la science, d'apprendre beaucoup et d'y passer beaucoup de temps ; il suffit qu'il ait voulu le faire et qu'avec un esprit critique, un esprit de curiosité et de désintéressement, il fasse cette recherche.

Alors l'homme pratique, l'homme occupé toute la journée, peut devenir un homme cultivé.

La spiritualité, c'est-à-dire le pendant de cette recherche dans le domaine de l'âme est une façon de considérer sa propre personnalité dans les rapports de cette personnalité avec la nature, avec les autres hommes, avec la morale. C'est la prise de conscience de l'individu par l'individu lui-même, qui se conçoit et qui se situe.

Dans ces conditions, vous le voyez, vous arrivez à une notion de la culture, qui est essentiellement fondée sur le désintéressement et sur l'individu.

Rapports de la technique et de la culture.

Les rapports de la technique et de la culture ne s'aperçoivent pas à première vue, parce que les conditions de l'une et de l'autre sont entièrement différentes : climat, température, environnement, sont autant de choses particulières.

L'homme cultivé se retire en lui-même, le technicien sort de lui-même, il se donne aux autres, il se donne à son œuvre. L'un est un homme qui pense, l'autre un homme qui agit.

Il nous reste maintenant, dans la dernière partie de cette conférence, à rechercher quels peuvent être les rapports de la technique et de la culture, et comment ces rapports doivent être envisagés.

Quels doivent être les rapports de la technique et de la culture dans la conception que chacun se fait de sa personnalité?

L'essentiel de la culture est de savoir mettre en place toute chose, et chercher le général dans le particulier et le particulier dans le général. De notre temps, l'opinion fait des confusions terribles. La plupart du temps, l'homme de la rue quand il parle de la technique, de la science, de la culture, emploie des termes véritablement à contretemps. Il faudrait perfectionner la notion de science dans la masse. Si vous demandez à un homme pris dans le tas : « Qu'est-ce que la science? » il répondra immédiatement que la science n'est pas du tout, pour lui, la connaissance au sens désintéressé, au sens grec, au sens rénanien du terme. Pour lui, la science est le progrès technique, le progrès mécanique qu'il assimile de plus en plus au progrès humain ou au progrès tout court. Pour la plupart des gens, la science, c'est l'avion, le téléphone, la télévision.

Tout cela n'est que le résultat de la science.

Dans ces conditions, le danger de notre temps est que la conception de la science et de la culture proprement dites soit absorbée par la prédominance de la technique. Or, il est tout de même bon ici de distinguer dans leur source ce qu'est la science, ce qu'est la connaissance et ce qu'est la technique.

La technique est une application. Le but de la science est de savoir, le but de la technique est d'agir.

Et l'homme pensant? Qu'en faites-vous dans tout cela? Y a-t-il une place pour l'homme pensant si vous vous occupez uniquement de créer un homme agissant?

Il y a, à cet égard, un grand danger dans les démocraties. Si la démocratie s'abandonne à sa pente naturelle – et je la comprends très bien, parce que la démocratie est l'intérêt immédiat de tout le monde et de chacun, et non pas l'intérêt de quelques-uns – elle a tendance, invariablement, à préférer la technique parce que la technique apporte des améliorations sociales.

Les démocraties respectent la science, mais elles ne la respectent que dans la mesure où elle sert la technique ou l'Etat. Quant à la culture proprement dite, bien souvent les démocraties ne la respectent pas. La Révolution française a respecté la technique et la science beaucoup plus qu'elle n'a respecté la culture. Dans les débuts, et dès la Constituante, elle a considéré que la culture était une chose de l'ancien régime, et que la Révolution devait amener l'avènement de quelque chose de nouveau qui était la technique.

Je ne fais pas de personnalité – bien que j'appartienne à l'Académie et à l'industrie et que, par conséquent, je sois tout à fait libre dans mon jugement – mais je note que la Révolution française a supprimé l'Académie française, comme inutile parce que soi-disant, c'était la culture. (Nous supposons – ce qui reste à prouver – que l'Académie sert la culture...) La Révolution avait laissé croire que l'Académie était une chose qui ne l'intéressait pas. Alors qu'a-t-elle fait? Elle a créé l'Institut, qui était tout à fait autre chose : c'était la science, c'était la technique. Vous savez que Bonaparte en faisait partie, et qu'il en était fier...

De telle sorte vous avez deux conceptions : d'une part, respect de la technique, d'autre part, un certain manque

de respect pour la culture. Les démocraties ont grand-peine à se libérer de cet état d'esprit. Si vous prenez non pas les démocraties occidentales mais les démocraties populaires, vous savez qu'en Russie la technique est considérée comme l'équivalent de la culture et l'on admet qu'il n'y a pas de culture en dehors de la technique ; quant à la culture littéraire, elle est considérée comme dangereuse, ou plus exactement comme inutile.

Je me garderai bien de dire que la culture est englobée tout entière dans la technique et dans la science. Il est probable que la véritable culture, la culture la plus raffinée, la plus personnelle, la plus insistante soit la culture qui est donnée dans les lettres, dans nos lycées, et notamment dans cette magnifique classe de première supérieure où l'on enseigne aux gens les méthodes de pensée et le développement de la personnalité, non pas la personnalité mécanique, quantitative, mais la personnalité qualitative.

Par conséquent, quoique j'espère être un bon démocrate et un bon républicain, je suis persuadé que la technique ne doit pas absorber l'ensemble et que, dans les préoccupations de la démocratie il doit y avoir le souci de la culture à côté de la préoccupation de la science.

Dans ces conditions, les conséquences d'une fausse conception de la technique et de la culture peuvent être extrêmement dangereuses ; il serait dangereux que la culture fût mise au service de la technique, que la science fût mise au service de la technique, et *il serait encore plus dangereux que la science et la technique réunies fussent mises au service des dirigeants et au service de l'Etat lui-même.* L'Etat a naturellement pour but de faire vivre la collectivité, mais il a aussi des buts qui sont plus lointains et qu'il pourrait quelquefois oublier si on ne les lui rappelait.

Il est absolument essentiel que dans l'Etat il y ait des gens entièrement indépendants, qui pensent librement, des savants qui cherchent librement et qui, lorsqu'ils ont une conclusion à donner, puissent la donner sans encourir un risque pour leur vie personnelle ; il est absolument essentiel que cette liberté de l'esprit critique existe. Or elle n'existe pas, et nous voyons bien que depuis que les conquêtes de la science sont de nature à détruire non seulement tout un Etat, mais la planète tout entière, les savants sont surveillés par les Etats avec un soin tout particulier.

Je vous engage à relire une page de Renan dans les *Dialogues philosophiques*, écrits en 1860, et où Renan avait imaginé que les savants avaient découvert le moyen de détruire la planète... exactement ce que nous voyons aujourd'hui. Il en tirait la conclusion que ces savants seraient les maîtres de l'Etat parce qu'ils pourraient exercer vis-à-vis de celui-ci une sorte de chantage et dire à l'Etat : « Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je casse tout... »

Le problème est très bien posé. C'est exactement celui que nous voyons tous les jours. Ce ne sont pas les savants qui ont mis l'Etat dans leur poche, mais l'Etat qui a mis les savants dans sa poche. Aujourd'hui, il y a tout un ordre de recherches scientifiques qui a été pris par la puissance publique et qui a perdu, en quelque sorte, sa liberté : il y a là un très grand péril.

D'autre part, la technique risque de ne pas être une éducation pour la culture dans la phase que traverse actuellement notre industrie. Je dis à dessein « la phase » parce qu'il y a actuellement une phase transitoire. Nous avons connu le temps où l'artisan, avec son outil, s'éduquait lui-même ; au temps de l'artisanat, l'outil était un éducateur de l'individu. On m'a cité le mot magnifique d'un sabotier qui disait : « Il y a cinquante ans que je fais des sabots, ils n'ont pas encore dit leur dernier mot. » Voilà un homme que j'appelle cultivé. C'est admirable !

J'appelle cultivé un paysan que j'ai connu, qui a su pénétrer les conditions de la nature, de la maturation, du temps, du climat. Ceux-là sont des hommes cultivés, dans la phase que nous traversons aujourd'hui, comparés avec le manœuvre spécialisé de la chaîne d'assemblage. Il est bien évident que nous avons affaire, dans beaucoup de cas, à des hommes qui sont des robots ; ils ne pensent pas, on ne leur demande pas de penser, on leur demande d'agir, de faire un certain geste. Mais je suis optimiste. Au point de vue industriel, je suis persuadé que dès l'instant que nous demandons à un homme de faire un geste presque mécanique, nous trouverons tôt ou tard la machine qui fera ce geste à sa place et alors, cet homme-là sera éliminé. Il sera éliminé, ce sera peut-être un chômeur pendant un certain temps, c'est possible. En réalité, il sera libéré pour les activités pour lesquelles il est mieux fait. De telle sorte qu'il est bien possible que nous soyons dans une phase transitoire de l'industrie, au-delà de laquelle il n'y aura plus, pour servir l'individu, que des hommes réfléchissant tous, d'esprit critique et, en réalité, des hommes pensants.

Ce point de vue est celui dans lequel les progrès de la technique se rapprochent des progrès de la culture. C'est ici que j'aborde la *question extrêmement dangereuse de la spécialisation*, qui est une nécessité de la technique, sans laquelle cette dernière ne donnerait pas les magnifiques résultats que nous lui connaissons. Il faut être spécialisé, il faut que la technique soit spécialisée, c'est entendu, mais c'est seulement pour une phase transitoire, parce qu'il faut vous élever au-dessus de votre technique et vous savez très bien que si vous voulez arriver à une promotion, si vous voulez vous élever au-dessus de votre condition, ce n'est que par la culture générale que vous pouvez le faire, c'est-à-dire en vous élevant au-dessus de la spécialisation.

Je ne parle pas contre la spécialisation, je demande seulement qu'elle soit surmontée. J'ai eu beaucoup d'élèves aux Sciences économiques et politiques ; je me suis trouvé en face de gens qui avaient la tentation très naturelle de faire surtout de la technique : technique administrative, technique pratique, et ils méprisaient la culture. Je pouvais leur dire : « Il est possible que dans les dix premières années de votre carrière vous vous trouviez mieux d'avoir été plus technicien qu'homme cultivé, mais quand vous vous élèverez à un certain niveau de la hiérarchie, il faudra que vous vous éleviez à la notion de l'idée générale. Or, l'idée générale sert une notion de la culture ; par conséquent, même si vous n'êtes pas cultivé par esprit de désintéressement, soyez cultivé par esprit intelligemment intéressé, et dites-vous bien que la technique au fond est fondée sur la culture. »

Conclusion

Dans ces conditions j'aboutis à cette conclusion que les techniciens en tant que techniciens, doivent évidemment se soumettre aux lois de la technique. Il faut qu'ils soient techniciens, supertechniciens, techniciens 100%, c'est en vérité leur raison d'être. Cependant, s'ils veulent un jour s'élever au-dessus de leur technique, c'est-à-dire en tant qu'hommes devenir des hommes cultivés et en tant que dirigeants, devenir des hommes qui dirigent l'industrie, ils ne doivent pas oublier que nous sommes en présence d'une évolution de la révolution industrielle. Il y a plusieurs phases dans la révolution industrielle ; il y a eu la première phase qui était la phase mécanique ; il y a, aujourd'hui, la phase de l'organisation, celle de la grande série, celle de la grande administration. De telle sorte que je propose toujours d'appeler notre temps « l'âge administratif », parce que l'industrie elle-même est devenue administrative et le technicien doit considérer sa technique sous l'angle de l'administration, c'est-à-dire sous l'angle de l'organisation.

Qui parle d'administration? Qui parle d'organisation? C'est encore un technicien, mais un technicien qui est obligé de se préoccuper du point de vue humain, qui, par conséquent, doit être capable de comprendre les autres hommes, et s'il veut les diriger, il faut qu'il soit un homme lui-même.

Vous voyez que le plus grand danger de notre époque est que la technique absorbe la culture par une fausse conception et de la technique et de la culture.

Je prétends que dans une nation où la technique et la culture sont à leur place, ces deux formes de civilisation, bien loin de s'opposer l'une à l'autre, s'associeront pour le plus grand bien de l'humanité.

André Siegfried.

L'URBANISME EN U.R.S.S.

Par G. Ochtchepkov

Un programme gigantesque d'urbanisme est actuellement en voie d'exécution sur tout le territoire de l'Union soviétique. La reconstruction de villes anciennes et de villes nouvelles a fait des progrès rapides pendant la période d'industrialisation qui a commencé avec la mise en œuvre des plans quinquennaux de Staline. Dès le premier plan quinquennal (1928/1929 à 1932/1933), on a commencé à construire 60 villes nouvelles et de vastes colonies ouvrières et à reconstruire 30 grandes villes. Entre 1933 et 1937, au titre du deuxième plan quinquennal, plus de 400 villes ont été reconstruites. Le nombre des grandes villes augmente très rapidement sur le territoire de l'U.R.S.S. ainsi qu'il ressort du tableau suivant :

	1897	*1914*	*1926*	*1939*
Villes de plus de 50 000 hab.	39	71	85	174
Villes de plus de 100 000 hab.	14	21	33	82

Le programme de construction de villes du troisième plan quinquennal était infiniment plus vaste que celui qui avait été effectivement exécuté dans le cadre du plan précédent. La deuxième guerre mondiale a empêché la réalisation de ce programme. De plus, dans l'Union soviétique, des centaines de villes ont été presque totalement détruites pendant la guerre.

La reconstruction des villes, villages et hameaux détruits par la guerre a commencé dès 1942, au fur et à mesure de la libération du territoire soviétique. Les urbanistes soviétiques ont été invités non seulement à faire disparaître, dans le plus court laps de temps possible, les traces de la guerre, mais aussi à trouver de nouvelles solutions pour résoudre, selon les principes scientifiques modernes, les principaux problèmes de la reconstruction des villes.

Le programme gigantesque de réparation, de reconstruction et de construction prévu par le plan quinquennal a été dépassé. En 1951, il y avait en U.R.S.S. 1451 villes et 2320 colonies urbaines (en 1914, la Russie comptait 721 villes et 54 colonies urbaines, *posady*). Au cours des sept années qui ont suivi la guerre, il a été construit dans les villes 155 millions de mètres carrés de surface bâtie. Si les constructions urbaines ont pu être entreprises sur une aussi vaste échelle, c'est grâce à l'industrialisation du pays et surtout à la création d'une industrie moderne du bâtiment, dotée de moyens mécaniques très perfectionnés.

L'urbanisme a pris en U.R.S.S. une importance plus grande encore dans le plan quinquennal (1951-1955) en voie d'exécution, dans le cadre duquel doivent être construits, avant 1955, 105 millions de mètres carrés de surface bâtie au titre du seul programme de construction de l'Etat, alors qu'un grand nombre d'autres maisons seront construites par des particuliers avec l'aide de crédits de l'Etat. Les travaux qui se poursuivent, en exécution de ce plan, aboutiront à une transformation radicale de l'aspect naturel du pays. La construction de canaux, d'énormes stations hydro-électriques, de vastes systèmes d'irrigation et d'approvisionnement en eau dans les régions de la Volga, du Don, du Dniéper, en Asie centrale, en Transcaucasie, en Crimée, etc., ouvrent de nouvelles perspectives pour la reconstruction des vieilles villes et pour la création de villes nouvelles, sur des emplacements rationnellement choisis, répartis sur tout le territoire de l'Union soviétique. Grâce à son développement économique, l'Union soviétique construit « ... toujours plus de grandes villes, centres de la vie culturelle la plus active, centres de l'industrie lourde et des industries de transformation des produits agricoles et de toutes les industries alimentaires. Il en résultera des progrès culturels dans tout le pays et, dans les campagnes, les conditions de vie seront aussi bonnes que dans les villes ».

Toute l'économie nationale étant organisée selon un plan, l'urbanisme est en U.R.S.S. inscrit dans le cadre d'un plan et fait partie intégrante de l'économie socialiste dirigée.

Ce sont les instituts scientifiques spécialisés dans l'établissement des plans d'urbanisme qui posent les principes scientifiques modernes qui sont à la base des projets, et préparent les projets de construction des villes soviétiques. Ces instituts sont : l'Académie d'architecture de l'U.R.S.S., l'Académie d'économie collective, les instituts d'urbanisme, les instituts de la santé publique, etc.

L'Académie d'architecture de l'U.R.S.S. vient d'entreprendre des recherches très poussées sur les aspects les plus variés de l'architecture et de l'aménagement des villes. L'Institut de recherches sur l'urbanisme de l'Académie d'architecture de l'U.R.S.S. a publié en 1952 deux ouvrages capitaux. La même année, l'Institut de recherches sur le bâtiment de l'Académie a achevé une série d'études sur des sujets importants. L'Institut de recherches pour la construction de maisons d'habitation de l'Académie a étudié également un certain nombre de questions importantes qui relèvent de sa compétence. L'Académie d'économie urbaine de Panfilov a mis au point un système de contrôle automatique des usines à eau et des services d'éclairage. Les savants de l'Institut de mécanique et de construction de Kouibychev cherchent à résoudre les problèmes que posent la construction et le tracé des nouvelles villes qui s'élèvent dans la région de la station hydro-électrique de Kouibychev, ou dans d'autres régions où s'effectuent de grands travaux de construction.

Tous les projets d'urbanisme et de construction doivent être approuvés par le Soviet compétent et acquièrent force de loi.

Dès les premières années de son existence, en mars 1919, l'Etat soviétique a décidé de chercher à améliorer par tous les moyens possibles les conditions de loge-